

LE MONDE DE FANNY FERRE

MAGICIENNE DE LA TERRE

Depuis son enfance Fanny Ferré s'accroche à ce merveilleux rêve de la pensée magique : sculpter l'argile pour lui donner la vie. Ses personnages, résolument humains, nous sont familiers. Mais vivaient-ils avant nous, où sont-ils les premiers représentants d'une civilisation future? Derrière une paupière ocre se coule un regard de braise. Mystère de la terre qui songe. Evidente tension d'un bras qui cherche de sa main poudreuse. Malgré leurs muscles de pierre, les corps au repos s'abandonnent et rêvent...

A l'évidence, sous les doigts enchantés du sculpteur, la douce tiédeur de la roche molle s'est faite chair palpitante. Et le feu ajoute son sortilège car il accepte de durcir les sculptures sans en retirer la vie. Ainsi est née toute une communauté humaine profondément soudée par la conscience d'exister, mais qui se fait également perdue en un point infime de l'univers, coincée entre les milliers de feux des étoiles.

Et, telle une fée qui, finalement n'est pas logé à la meilleure enseigne. Fanny Ferré couve de son regard maternel teinté de compassion ces femmes, hommes et enfants, ces animaux, tout ce monde issu de son imaginaire, de ses mains. et qui désormais est confronté au danger d'exister.

Un magicienne pour qui la création est rapidement devenue une nécessité. Une histoire racontée de l'intérieur depuis la grotte où elle travaille. «Mes personnages n'ont pas d'époque. Ils sont dépouillés de costumes ou d'attirail. Ils ont juste le nécessaire pour exister, ce sont tout simplement des hommes, des familles, qui voyagent, qui marchent. Ils traversent aussi bien l'espace de la terre que l'espace du temps. Ils existeront toujours, tant que la vie existera sur terre». Vu leur persévérance, ils me donnent la preuve que le voyage se justifie. A travers eux, je me donne l'espoir qu'il existe quelque chose ailleurs. Et cette création successive me donne l'impression de les suivre, de les rattraper.

Toujours en mouvement, en élan vers un but reconnnu, ils se répondent les uns aux autres, complices dans un même monde, soit se détachant devant, soit traînant à l'arrière. Mais ils demeurent toujours en relation, se renvoyant la balle, comme reliés par un fil invisible. Ils me prennent pour eux, m'entraînent dans leur jeux. Alors je crée de nouveaux personnages qui, à leur tour, relancent ou renvoient cette même balle vers autre chose...Je détestais l'école. J'étais nulle. C'était abominable. Ma seule envie était d'en sortir. Alors le soir, chez moi, je travaillais avec de la terre. Je modelais des personnages et j'y ai pris goût très vite. Moins j'aimais l'école, et plus mes personnages prenaient pour moi de l'importance. J'avais onze ans et mes sujets préférés étaient déjà les clowns, les animeaux, les gens qui voyagent. A cette époque, mon père ne peignait plus beaucoup, et la maison était bourrée de monde: une véritable troupe de théâtre d'une vingtaine de personnes vivait et travaillait autour de moi. C'était une ambiance chaude, extraordinaire. C'était bien une sorte de tribu qu'une simple famille. Tout était basé sur le théâtre. Je faisais l'école buissonnière, mais à la maison, certains nous donnaient des cours d'histoire, de sciences; il y avait aussi une Anglaise. Malheureusement, lorsque j'ai définitivement quitté l'école, à seize ans, la maison venait de se vider. Fini le théâtre, la troupe s'était disloquée. Ma mère était partie travailler en Pologne, et moi, je suis restée là et je me suis jetée dans le modelage. Entre quinze et dix-sept ans, j'ai mis la totalité de mon énergie dans la sculpture, et j'ai pris la décision d'en faire mon activité principale. J'étais trop seule à la maison. Alors je suis rentrée pour trois ans aux Beaux-Arts d'Angers, puis encore trois années aux Beaux-Arts de Paris.

Même si je n'ai pas toujours eu affaire à des profs passionnants, cela m'a permis de me confronter à différentes visions. Même Jean-Clos m'a apporté quelque chose, car j'étais continuellement obligée de préciser ce que je voulais entreprendre, pour passer par dessus son refus d'accepter mon travail. Ainsi, il ne voulait pas que je fasse de grandes pièces. J'étais révoltée par son comportement face à mon travail, alors je suis partie... C'est ensuite que j'ai vraiment commencé à faire de grandes pièces. Jean-Clos a réussi à me donner, par la négative, la force de réaliser ce que je voulais. C'est la raison pour laquelle je ne lui en veux pas.

En réalité, j'ai toujours cherché, dans ces écoles, des gens qui me comprennent. Car mes personnages, mes sculptures, étaient dans ma tête de petite fille. Et je poursuivais mon véritable travail chez moi, le soir. Je suis allée quelque temps dans l'atelier de taille directe, chez Cardot, puis j'ai décidé de tout plaquer et de m'installer définitivement dans mes grottes. C'est un lieu idéal pour travailler. Ceci dit, je suis certaine de pouvoir créer aussi bien dans un HLM. Avec le recul, je pense avoir eu beaucoup de chance. Mes parents m'ont toujours encouragée. J'avais une amie qui dessinait très bien, ses parents ont tout brûlé, lui ont interdit de me voir. Elle a tout abandonné.

J'ai très vite commencé à vendre mes personnages dans les expositions. Je n'ai donc jamais eu à travailler à côté pour vivre. Je ne sais d'ailleurs si j'y parviendrais. Je me sens incapable de cesser la réalisation de mes sculptures. Je suis alors déprimée et je vois tout en noir. Je rêve beaucoup de voyages mais je ne pars pas ou rarement. Comme si, finalement, je voyageais davantage dans mes rêves qu'en les effectuant réellement. Je refuse également d'avoir des projets précis. Je sens que c'est en travaillant que viennent les envies. Et dès que j'arrête, c'est terminé, tout se bloque.

Je me méfie aussi des idées, car elles se suffisent souvent à elles-mêmes. Je me suis aperçue que je ne les réalisais jamais. Je ne prends donc aucune direction préalable lorsque je commence mes modelages. Il se peut que je me répète. Mais il doit bien y avoir une évolution qui s'opère, doucement. J'aime que mes personnages me surprennent. Et je me surprends moi-même en travaillant. Par exemple, j'aime beaucoup mêler l'homme et l'animal avec toutes leurs différences de comportement. J'aime les confronter à des situations qui les réunissent dans la même histoire, étonnés des mêmes choses, établissant ainsi entre eux des rapports complices. Je mets autant d'intérêt à faire un cheval, une poule, un chien qu'un être humain. Ce qui compte pour moi, c'est le courant invisible qui circule et qui communique entre ces êtres vivants. J'aime les voir se mêler car ils se renforcent et se complètent. Quelquefois, leurs différences d'esprit et de morphologie s'entrelacent de telle sorte qu'ensemble, ils ne forment plus qu'un. J'utilise une technique vieille comme le monde. C'est la même que celle qui permet la construction de jarres traditionnelles : la technique du colombin. Je superpose des boudins de terre, rangée après rangée, et au fur et à mesure que je monte vers le haut, le bas durcit sans aucune armature. Il faut bien contrôler le temps d'exécution car il ne faut ni monter trop vite avant que la terre ne se consolide du bas, ni monter trop lentement car la terre trop sèche ne permet plus de rectifier l'ensemble. La véritable difficulté est cependant d'un autre ordre : avant de commencer, je dois comprendre et sentir l'équilibre exact de la position désirée, car la première mise en place conditionne tout ce qui va suivre. Je ne dois surtout pas changer de direction en cours de route. Je dois y croire jusqu'au bout de la même façon. C'est simple, si je ne crois plus en cette magie, mon personnage lui-même n'y croit plus et s'effondre pour retomber dans son état naturel. L'été dernier, mon père a réussi à décrocher de l'argent pour réaliser un film qui met en scène mes personnages. Il a conçu un scénario mi-fantastique, mi-réaliste. Finalement, mes sculptures en terre sont plus « vraies » que la réalité. Il y a aussi des acteurs en chair et en os et les cheveux. Mon père joue l'un des cavaliers. Mes personnages de boue sont animés par le procédé image par image du dessin animé. C'est un travail monstre.

J'ai parfois été obligée de réaliser vingt-quatre sculptures différentes pour filmer un seul mouvement ! Une équipe d'une vingtaine de personnes s'est battue tout l'été, pratiquement jour et nuit, pour le tournage de la Saga des Glaises. Le film est monté, il y a des images fantastiques. Il sera présenté sur la Sept, et au Festival de Venise. Voilà, je continue. Et il suffit de me mettre à travailler pour entrer dans mon sujet, car il fait partie intégrante de ma vie...

Avec le recul, je pense avoir eu beaucoup de chance. Mes parents m'ont toujours encouragée. J'avais une amie qui dessinait très bien, ses parents ont tout brûlé, lui ont interdit de me voir. Elle a tout abandonné. J'ai très vite commencé à vendre mes personnages dans les expositions. je n'ai donc jamais eu à travailler à côté pour vivre. Je ne sais d'ailleurs si j'y parviendrais. Je me sens incapable de cesser la réalisation de mes sculptures. Je suis alors déprimée et je vois tout en noir. Je rêve beaucoup de voyages mais je ne pars pas ou rarement. Comme si, finalement, je voyageais davantage dans mes rêves qu'en les effectuant réellement. Je refuse également d'avoir des projets précis. Je sens que c'est en travaillant que viennent les envies. Et dès que j'arrête, c'est terminé, tout se bloque.

Je me méfie aussi des idées, car elles se suffisent souvent à elles-mêmes. Jeme suis aperçue que je ne les réalisais jamais. Je ne prends donc aucune direction préalable lorsque je commence mes modelages. Il se peut que je me répète. Mais il doit bien y avoir une évolution qui s'opère, douce-ment. J'aime que mes personnages me surprennent. Et je me surprends moi-même en travaillant. Par exemple, j'aime beaucoup mêler l'homme et l'animal avec toutes leurs différences de comportement. J'aime les confronter à des situations qui les réunissent dans la même histoire, étonnés des mêmes choses, établissant ainsi entre eux des rapports complices. Je mets autant d'intérêt à faire un cheval, une poule, un chien qu'un être humain. Ce qui compte pour moi, c'est le courant invisible qui circule et qui communique entre ces êtres vivants. J'aime les voir se mêler car ils se renforcent et se complètent. Quelquefois, leurs différences d'esprit et de morphologie s'entrelacent de telle sorte qu'ensemble, ils ne forment plus qu'un. J'utilise une technique vieille comme le monde. C'est la même que celle qui permet la construction de jarres traditionnelles: la technique du colombin. Je superpose des boudins de terre, rangée après rangée, et au fur et à mesure que je monte vers le haut, le bas durcit sans aucune armature. Il faut bien contrôler le temps d'exécution car il ne faut ni monter trop vite avant que la terre ne se consolide du bas, ni monter trop lentement car la terre trop sèche ne permet plus de rectifier l'ensemble. La véritable difficulté est cependant d'un autre ordre : avant de commencer, je dois comprendre et sentir l'équilibre exact de la position désirée, car la première mise en place conditionne tout ce qui va suivre. Je ne dois surtout pas changer de direction en cours de route. Je dois y croire jusqu'au bout de la même façon. C'est simple, si je ne crois plus en cette magie, mon personnage lui-même n'y croit plus et s'effondre pour retomber dans son état naturel. L'été dernier, mon père a réussi à décrocher de l'argent pour réaliser un film qui met en scène mes personnages. Il a conçu un scénario mi-fantastique, mi-réaliste. Finalement, mes sculptures en terre sont plus « vraies » que la réalité. Il y a aussi des acteurs en chair et en os et les cheveux. Mon père joue l'un des cavaliers. Mes personnages de boue sont animés par le procédé image par image du dessin animé. C'est un travail monstre. J'ai parfois été obligée de réaliser vingt-quatre sculptures différentes pour filmer un seul mouvement ! Une équipe d'une vingtaine de personnes s'est battue tout l'été, pratiquement jour et nuit, pour le tournage de la Saga des Glaises. Le film est monté, il y a des images fantastiques. Il sera présenté sur la Sept, et au Festival de Venise. Voilà, je continue. Et il suffit de me mettre à travailler pour entrer dans mon sujet, car il fait partie intégrante de ma vie...